

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une femme extraordinaire
Écrire pour le plaisir de se rappeler et faire taire la douleur
Alice Parizeau, *Une femme*, Montréal, Leméac, 1991, 482 p.

Adrien Thério

Number 64, Winter 1991–1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38520ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thério, A. (1991). Review of [Une femme extraordinaire : écrire pour le plaisir de se rappeler et faire taire la douleur / Alice Parizeau, *Une femme*, Montréal, Leméac, 1991, 482 p.] *Lettres québécoises*, (64), 38–39.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Une femme extraordinaire

Écrire pour le plaisir de se rappeler
et faire taire la douleur !

BIOGRAPHIE
Adrien Thério

COMMENT RENDRE JUSTICE à ce beau livre qui est tout autant un journal, une autobiographie et l'histoire de l'histoire de plusieurs de ses livres ? Essayons tout de même.

Dès le moment où Alice Parizeau apprit un beau matin, en 1988, qu'elle avait le cancer, elle qui écrivait depuis longtemps des romans qui parlaient de sa Pologne natale ou du Québec où elle vivait, elle eut l'idée d'écrire un journal pour raconter non seulement sa maladie, mais en profiter pour remonter en arrière, nous faire découvrir des douzaines d'êtres merveilleux qui l'ont accompagnée pendant toute sa vie. Cela commence ce lundi soir alors que le matin même, on lui a dit qu'elle avait le cancer du poumon et qu'on ne savait pas combien de semaines, de mois ou d'années elle pourrait vivre: «Je ferme les yeux et je remonte la marche du temps.» Et c'est elle-même qu'elle nous présente d'abord, à sa naissance.

Dès le départ, dès mon arrivée dans ce monde, j'ai été indésirable. Trop petite, trop lourde, de santé délicate, bébé très désiré, mais, hélas, une fille, quand mes parents auraient absolument voulu un garçon.

S'ils avaient pu imaginer la vie époustouflante que cette «petite mourante» allait vivre, ils en auraient été ravis. Mais même si la petite mourante réussit à devenir une enfant et une jeune fille débrouillarde, la guerre arrive et brise tout. Le père et la mère, tués par les Allemands. La jeune fille se retrouve dans un camp de prisonniers de guerre et presque par miracle réussit à s'évader pour finalement rejoindre un oncle et une tante à Paris. C'est là qu'elle continue son éducation, passe son bachot et fréquente l'université. Elle se spécialise en criminologie, ce qui lui permettra de travailler durant quinze ans à l'Université de Montréal.

Mais je vais trop vite. Un jour, elle débarque à Montréal. Elle vient y passer quelques mois. La ville de Montréal lui semble morne et terne. Par hasard, un beau jour, elle rencontre un jeune homme brillant, fin causeur, intelligent. Elle, qui n'avait jamais voulu s'attacher à un homme auparavant, est subjuguée. C'est l'amour. Et un peu plus tard le mariage. Son mari aurait voulu qu'elle reste à la maison, comme c'était la coutume à cette époque-là. Mais elle finira par lui faire comprendre qu'elle a besoin de travailler. Elle trouve son premier boulot dans une banque. Elle investit une partie de son salaire qui lui rapporte assez au bout d'un an ou deux pour s'acheter une vieille voiture qui lui permettra de se promener enfin comme elle le désire sur les routes du Québec.

Après la criminologie, elle se met à la fiction. Elle publie d'abord des nouvelles dans les *Écrits du Canada français* en 1962. Un premier roman, *Fuir*, chez Déom en 1963. Suivront plusieurs grands succès, comme *Rue Sherbrooke Ouest* (1967), *Les Lilas fleurissent à Varsovie* (1981), *La Charge des sangliers* (1982), *Côte-des-Neiges* (1983), *Blizzard sur Québec* (1987). Comme on le voit, quelquefois, c'est sa Pologne natale qu'elle fait revivre sous nos yeux, quelquefois, c'est le Québec qu'elle connaît mieux que la plupart de nos compatriotes qui saura l'inspirer aussi bien que le pays de son enfance.

Pendant qu'elle nous raconte ses souvenirs d'Europe ou du Canada, le cancer est toujours là. Il faut qu'elle se rende à l'hôpital, subisse des traitements de chimiothérapie qu'elle n'aime pas, et revenir chez elle prendre des médicaments pour diminuer les douleurs qui l'assaillent. À certains moments, elle a de la peine à monter l'escalier pour regagner sa chambre. Mais elle continue à écrire. Comment peut-elle continuer à rester devant la machine à écrire et fouiller sa mémoire pour retrouver ses parents, ses amis, ses collègues, etc. ? On dirait que chez elle, c'est un besoin aussi fort que celui de se nourrir. Elle ne s'en cache pas d'ailleurs :

On prétend que l'écriture a des effets thérapeutiques, ce qui est certes vrai dans certains cas, mais pour moi, elle est un besoin et une consolation parce qu'elle parvient toujours et partout à me procurer l'oubli total du quotidien. (p. 208)

La deuxième partie du livre est surtout faite de la genèse de certains de ses livres qui ont parfois semé l'émoi jusqu'en Pologne. Comme *Les Lilas fleurissent à Varsovie* et *La Charge des sangliers*. Pendant qu'elle nous entretient de sa carrière et de ses livres, elle continue ses

Alice Parizeau UNE FEMME



randonnées à l'hôpital, elle reçoit les médecins chez elle. Elle fera même un voyage au Mexique pour se faire soigner par un médecin qui semble posséder des remèdes miracles. Il y aura un léger répit, mais la maladie continuera à faire ses ravages à son retour sur le sol québécois.

La dernière partie du livre s'intitule: «Ce Québec qui a bien voulu m'adopter.» C'est dans un sens la partie la plus intéressante du livre parce que nous nous retrouvons avec tous ces intellectuels québécois qui ont fait et défait le pays depuis 1950 et 1960. Car Alice Parizeau est partout à la fois. Elle a rencontré les trois colombes, Trudeau, Marchand et Pelletier, à la revue *Cité libre* à laquelle elle a été invitée à collaborer. En la ramenant chez elle, un soir, Pelletier lui offrira une colonne dans *La Presse* dont il était directeur, à l'époque. Sans le moindre effort de sa part, elle se faufile dans tous les cercles, rencontre tous les écrivains d'ici, se fait des ami-e-s, partout sur son passage. Et elle écrit, écrit sans cesse et publie dans plusieurs revues à la fois. Elle continue de sillonner la ville et la campagne en bagnole parce que c'est un besoin pour elle.

Un jour, elle entrera chez Eaton ou Simpson, je ne sais plus, et posera une question à une vendeuse. Elle se fera répondre d'une façon hautaine: *I don't speak French*. Insultée, elle va voir le gérant. Lui non plus ne parle pas français. Inutile de dire que ce jour-là, elle prendra conscience de choses au sujet de la frustration des Canadiens-français de l'époque. Je la comprends facilement puisque, en passant par Montréal, pour rejoindre mon collègue dans la Gatineau, dans les années

quarante, la même chose m'était arrivée. J'avais moi aussi demandé à voir le gérant qui était une gérante qui ne parlait pas français non plus. J'avais dû rebrousser chemin et ronger mon frein.

Alice Parizeau ne dénigre personne. Mais elle dit quand même, avec franchise, ce qu'elle pense aussi bien des politiciens qu'elle côtoie tous les jours que des écrivains qui comptent pour elle. Tout en écrivant ses romans et ses essais, elle continue à écrire pour les revues, à participer à des émissions de radio ou de télé. Elle fait des conférences un peu partout. Où trouve-t-elle le temps d'écrire tous ses romans entre 1970 et 1988? On peut se le demander. Car elle a une famille qu'elle choisit et qui la choisit.

Le dernier texte de son livre est daté du 17 avril 1990. C'est donc dire que, malgré la maladie, elle continuera à nous raconter les beaux souvenirs d'hier, les difficiles moments de sa maladie jusqu'à la fin de sa vie ou presque. On sait qu'elle est décédée le 30 septembre 1990.

Elle ne pourra écrire la biographie de Sainte-Edwige, cette Polonaise qu'elle admire tant. Elle nous laissera quand même cette somme de près de 500 pages, fruit d'un courage exceptionnel, d'une vision de la vie absolument éclatante de beauté malgré les souffrances qu'elle doit endurer. Comme carrière bien remplie, il est difficile de trouver mieux. Surtout si on pense qu'en pleine insurrection de Varsovie, elle a frôlé la mort à plusieurs reprises, à cause de maladies de toutes sortes comme la tuberculose et d'accidents qui la menèrent à l'hôpital. Il y avait en cette femme une force de caractère presque inimaginable.



Documentaire

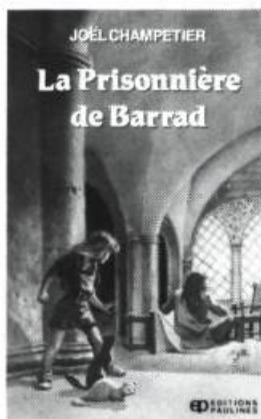
ÉCHOS D'ANTAN

Francine Lebœuf * 72 pages * 6,95\$

Comment vivaient les Québécois d'autrefois? Ce livre rassemble pour vous l'essentiel de documents épars sur le mode de vie de nos ancêtres, dans un monde rural, artisanal et rude, où il fallait s'entraider pour survivre et vaincre l'isolement. Il nous dit aussi comment peu à peu l'industrie et l'urbanisation ont modifié les comportements, sans rendre forcément les gens plus heureux.

En vente chez votre libraire

Éditions Paulines — JEUNESSE



Fantastique épique

LA PRISONNIÈRE DE BARRAD

Joël Champetier * 160 pages * 7,95\$

Comment la téméraire princesse Melsi s'échappera-t-elle de la tour où l'ogre Barrad la tient captive? Un roman envoûtant.



Science-fiction

LES RÊVES D'ARGUS

Daniel Sernine * 160 pages * 7,95\$

Il est tentant de s'évader quand la réalité est triste. Mais les aventures que le jeune Tobie vit en rêve commencent à être périlleuses...